



La ligne de mire

Gérard Gromer

20 mai 2010

Les histoires que nous racontons aux autres et à nous-mêmes, les fables que nous imaginons et qui, parfois, mobilisent des ressources insoupçonnées, tous ces récits, nous les ponctuons de digressions, d'incises, de syncopes, de changements de ton, de rythme, de coups de théâtre. Telle personne, qui a su capter votre bienveillance, vous narre à chaud sa croisière, sa randonnée au Népal, ses problèmes de couple et de loyauté, ses démêlés avec un voisin, un employeur, ou l'incapacité de son médecin traitant à poser un diagnostic plausible. Dressez l'oreille ! Comptez les passages où le récit saute du coq à l'âne, (« coq in bull » pour les Anglais !) Constatez comment ces narrations s'emboîtent, prennent la forme de feuilletons, de petits romans, de récits à tiroir.

La littérature joue avec ces discontinuités. Elle porte à la linéarité ses attaques les plus constantes. L'écrivain, en prise avec l'immense opulence du monde et du langage, tente de traduire, non sur la ligne mais dans des blocs d'écriture, la polyphonie qui le porte.

Cependant ne s'affranchit pas qui veut de la linéarité, elle est en nous, profondément. Il faudrait parler du flux qui vient de plus loin que nous, qui nous traverse et que nous transmettons. Mais ce continuum, nous l'orientons, et nous le

réduisons à une ligne droite plus ou moins bien tracée. Paul Klee, dans un joli petit tableau, représente cette ligne. Un minuscule bonhomme la dessine, et sans doute s'aperçoit-il que le tracé qui l'enchaîne est irréversible et programme sa fin. Il s'arrange, plutôt que de perdre le fil et de se perdre, de l'infléchir en lui faisant faire un prudent demi-tour en forme de grand U couché.

La trajectoire que décrit le personnage sans substance voulu par Paul Klee, figure le temps. Et c'est une durée sous-tendue par un discret tic-tac, un compte à rebours dont le terme est la mort. Aristote, déjà, représente le temps sous cette forme domestiquée, c'est-à-dire linéaire. La ligne amène notre bonhomme unidimensionnel à n'être plus que cette chose inconsistante qui se meut à ciel ouvert, dans l'intervalle entre deux points limites, deux ténèbres : le berceau, la tombe. Sauf que Paul Klee imprime à la trajectoire un tracé en épingle à cheveu. La figurine mobile, faute d'avoir trouvé une Ariane, et en l'absence d'un labyrinthe pour la recueillir, file ainsi, dans cet univers épuré, droit vers la sortie, le hors-champ, la mort. Sauf qu'elle freine, qu'elle tourne, « in extremis », formant un grand lacet, un U avant de redémarrer en sens inverse.

Pour donner à la créature de Paul Klee un peu de chair, rien ne nous empêche de l'imaginer prise de panique, quand elle réalise qu'elle se trouve placée entre deux fosses, qu'elle court vers l'abîme comme vers un aimant qui attire à lui sa minuscule existence. Que fait-elle pour ne pas sortir du cadre, pour ne pas disparaître ? Elle se retourne et, comme sous l'effet d'un courant alternatif, elle amorce un virage très pur et inverse sa trajectoire. Quand enfin elle est assurée de rester dans le tableau, de ce côté-ci du miroir, elle rétablit, soulagée, l'ordre linéaire.

« Ligne » est un des mots qui revient le plus souvent dans les médias, les communiqués, les conversations, et jusque dans les brèves de comptoir. Pas un jour qui ne fasse un sort aux pilotes de ligne, aux cibles pris en ligne de mire, aux lignes de démarcation ou de haute tension. Le téléphone, la toile, les transports, les pêcheurs, les partis politiques, les éditorialistes ont leur ligne, de même que l'horizon,

la main, la conduite, les produits de luxe ont la leur. La ligne des Vosges est bleue, celle du code de la route est jaune, et invisible celle qui sépare entre elles les disciplines scientifiques. Franchir par exemple la ligne qui passe entre la géophysique et la paléoclimatologie est certes légitime, mais fait de vous un climatosceptique qui crée la polémique.

Comme une porte, la ligne peut-être ouverte ou fermée. On peut fermer une ligne de RER ou de chemin de fer et ouvrir sur internet une ligne pour un nouveau jeu, comme celui qui vise à dépister, depuis son appartement, en se connectant au réseau des caméras de surveillance, les délits commis par les casseurs, les resquilleurs, les voleurs.

La ligne relie entre elles les cités, les continents, les espaces, les points, les hommes, mais en profondeur, elle sépare et isole. Elle abolit la distance mais nous la fait cruellement ressentir lorsqu'elle nous renvoie à notre solitude. Pourtant il arrive que la distance, nous la perdions de vue, au point de la mettre entre parenthèses. De même que nous pouvons admettre avoir soustrait des parts de nos vies au temps des horloges et des saisons. Il s'est produit une mutation que Paul Virilio a été le premier à identifier et à décrire. Elle nous vient de la technique. Virilio constate que la communication qui s'instaure d'un point à l'autre de la planète, et qui se propage et agit à travers réseaux et satellites, atteint désormais la vitesse de la lumière. Départs et arrivées sont confondus, et les notions d'intervalle et d'irréversibilité, inopérants. L'antique ligne du temps s'en trouve déstabilisée, sa cohabitation avec l'instantanéité, inévitable. Or sans intervalle, plus d'espace, plus de narration. On comprend que la crise qui affecte l'existence temporelle des hommes frappe les récits qu'ils se donnent pour durer. L'histoire est mise à mal, obligée de composer avec un temps global qui semble se vivre sur le mode abrutissant d'un présent perpétuel.

La ligne du temps en nous commence sérieusement à perdre de son assurance. Elle n'ose plus se proclamer irréversible, inéluctable, fatale, programmée par un compte

à rebours à durée indéterminée, et parfois déterminée vers la mort. Elle sépare mal l'ici et ailleurs, confond le visible et l'invisible, hésite lorsqu'il s'agit de définir le statut des défunts, et plus encore, celui des disparus. Bref, la vieille séparation entre les vivants et les morts ne tient plus. On s'attend à une révision de la notion de « travail de deuil », invoquée en boucle par les psychothérapeutes. Les réponses apportées par la culture populaire à la question « Où vont les morts ? D'où viennent les vivants ? » sont à nouveau audibles, répercutées et prolongées par les écrivains, les scénaristes, pour qui cette histoire de discrimination entre les deux mondes ne fictionne plus et doit être sérieusement reconsidérée. Les romans, les films, les témoignages ne manquent pas, qui nous font partager la difficulté rencontrée par qui veut savoir qui est vivant et qui est mort. Le vivant constate qu'il vit en permanence chez les morts, qu'entre les défunts et ceux qui vivent, la circulation n'est jamais exclue, qu'il existe des morts-vivants et des vivants-morts, des revenants, des fantômes, des lieux hantés, où persistent des formes de présence du passé.

Plusieurs séries télévisées (*Medium*, *Cold case*, *Six feet under*) montrent des défunts qui n'arrivent pas à partir, à sortir du tableau, à passer de l'autre côté. Ils errent entre deux mondes, interviennent dans la vie des vivants, en permettant par exemple à une enquête policière de progresser et d'être menée à son terme. Le public mélomane a pu retrouver, le 13 mai dernier, au Palais Garnier, avec *La Comédie Infernale*, une forme rénovée du mélodrame qui mélangeait avec plus ou moins de finesse les vivants et les morts. John Malkovich, l'acteur de cinéma américain bien connu des Parisiens, accompagné par la Wiener Akademie et de merveilleuses sopranos, interprétait un serial killer autrichien, John Unterweger, condamné en 1974 pour meurtre. Il étranglait les femmes avec leur soutien-gorge. En prison, cet Unterweger, – on pourrait traduire son nom par « celui qui est en chemin » –, écrit coup sur coup des romans, des pièces de théâtre, une autobiographie. Une production qui lui vaut le soutien de nombreux intellectuels et politiques. Une pétition lui permet d'obtenir une libération anticipée. Il devient une star de la scène littéraire viennoise après avoir été une vedette du fait-divers. On l'envoie comme reporter aux Etats-Unis, il travaille pour des magazines de luxe et récidive lors de tournées de

conférences. De nouveaux meurtres sont commis à Miami, Los Angeles, Vienne, Graz, Prague. Il finit, la nuit qui suit sa condamnation définitive en 1994, par s'étrangler dans sa cellule.

Sur le plateau du Palais Garnier, le tueur en série – costume blanc, lunettes de soleil opaques – lit, derrière une simple table, un verre d'eau et quelques exemplaires de *La Comédie Infernale* fraîchement imprimés ?, des pages de ce nouveau roman. Très vite, le public apprend que le livre dont sont tirées les bonnes feuilles qui lui sont lues, a été écrit après la mort de son auteur, qu'il s'agit donc d'une œuvre posthume et que lecteur lui-même vit une vie « post mortem » et nous parle d'outre-tombe. Ce que la lecture n'arrive pas à faire passer de la vie tourmentée, entre vérité et mensonge, de cet anti-héros autrichien, de ses perversions, de sa descente aux enfers, de sa relation compliquée aux femmes, la musique baroque, elle, sait l'exprimer. D'autant mieux qu'elle reçoit le concours des deux très jolies cantatrices, en habit de cour, qui, à travers des arias de l'opéra seria, chantent les malheurs des victimes du séducteur posthume, arrêté pour l'éternité entre deux âges, deux prisons, deux vies, ici et ailleurs.

J'oubliais ! John Malkovich avait incarné en 1993, à Hollywood, face à Clint Eastwood, un assassin politique psychopathe. Le titre du film ? *La ligne de mire*.

A suivre...